GLOIRES ET MODÈLES

Rév. Père Louis LeDoussal, 1835-1923[1].

Monseigneur et Révérendissime Père,

J'ai bien tardé à vous envoyer ces notes biographiques sur le Révérend Père LeDoussal. J'avais besoin de certains renseignements de sa famille et de son Maître des Novices.

Aujourd'hui, les ayant en mains, je me fais un bonheur de remplir ce devoir fraternel, mais non sans crainte d'être bien en deçà de la réalité.

Monseigneur et Révérendissime Père, c'est à genoux que je devrais dévoiler, aux regards de mes Frères Oblats, cette figure de saint, toujours aimable, toujours souriant, sous une montagne de souffrances. Mais n'anticipons pas.

* * *

Louis-Marie LeDoussal naquit, le 2 février 1835, à Quéven, Diocèse de Vannes (Bretagne). Il était le fils de François LeDoussal et de Marie-Julienne LeLeslé, deux

(1) Notes biographiques sur le Révérend Père Louis LeDoussal, *O. M. I.*, mort, en odeur de sainteté, le 25 mars 1923, à la Mission de la Nativité, Fort Chypewayan (Alberta), Canada, à l'âge de 88 ans, dont 47 de vie religieuse. Ces notes ont été composées, et adressées à Monseigneur notre Révérendissime Père Général, par Sa Grandeur Monseigneur Célestin Joussard, *O. M. I.*, Évêque titulaire d'Arcadiopolis et Coadjuteur de Monseigneur Émile Grouard, *O. M. I.*, Évêque titulaire d'Ibora et Vicaire apostolique de Grouard, Canada.

excellents Chrétiens, appartenant à des familles généreuses et dévouées à toutes les bonnes œuvres.

Il fit ses études secondaires au petit Séminaire diocésain de Sainte-Anne d'Auray, où il n'eut que de bien modestes succès.

Il fut toujours très édifiant, comme enfant et comme élève ; et, plus tard, comme vicaire, il fut très aimé et très estimé de ses paroissiens, qui tous déjà le regardaient comme un saint.

Dès sa plus tendre enfance, Louis manifesta le désir d'être prêtre ; et son esprit de foi le poussait à des pratiques qu'on rencontre rarement, même dans la jeunesse des saints.

Voici ce que raconte une de ses plus jeunes sœurs :

— « Notre frère aimait beaucoup la solitude et évitait les jeux bruyants de ses camarades.

« Derrière la maison familiale, à quelques mètres de distance, il avait, avec des branches et de la fougère, construit une petite case, où il se retirait pour prier et pour étudier. Il essayait aussi d'y attirer ses petites sœurs, pour leur apprendre leurs prières. »

D'après celle qui vient de nous donner ces détails, il n'avait pas grand succès. Dans les cases des Indiens, sans doute, il en a eu davantage.

* * *

Son désir d'être Missionnaire le poursuivait partout, dès le grand séminaire comme pendant son vicariat ; mais sa famille le suppliait de rester au pays, au milieu de ses parents. Il n'avait de préférence pour aucune Congrégation en particulier ; s'il s'est décidé à entrer chez les Oblats, c'est grâce au Révérend Père Auguste LeCorre, qui — allant, pour la première fois, d'Athabaska en France, chercher des recrues — trouva, à Pleuhinec, le Vicaire LeDoussal.

Enthousiasmé de tout ce qu'il venait d'entendre sur les Missions des Oblats dans l'Amérique du Nord, il voulut, immédiatement, tout quitter, pour se consacrer à ces Missions, et ne voulut plus écouter d'autres voix que

celle de DIEU. Cependant, plusieurs voix s'étaient fait entendre ; mais rien n'y fit.

L'abbé Louis LEDOUSSAL avait été ordonné prêtre, le 17 mars 1860, dans la chapelle du grand Séminaire de Vannes, par Monseigneur de la Haillandière, ancien Évêque de Vincennes, — Monseigneur de la Mothe, Évêque de Vannes, étant malade, en ce moment, d'une attaque de paralysie.

* * *

Il vint dans l'Extrême-Nord canadien avec le Révérend Père LECORRE, — qui devint son Maître des Novices, à la Mission de la Providence, sur le Fleuve Mackenzie.

Le Révérend Père LECORRE, tout aveugle qu'il est, vient de m'écrire, lui-même, ses impressions sur son Novice d'autrefois. Voici ses paroles :

— « Son noviciat fut celui d'un saint. Comme régularité, sa vie fut une édification continuelle. Dans ses heures libres, il se livrait, avec ardeur, à l'étude de la langue crise, dans laquelle personne, à la Mission, ne pouvait le guider, à son grand regret. Aux récréations de midi, on le voyait, hiver comme été, une hache à la main, se diriger, d'un pas alerte, vers la forêt.

« J'aimais à le faire prêcher, assez souvent. Ses sermons, du genre de ceux du Curé d'Ars, faisaient toujours une bonne impression sur toute l'assistance.

« En un mot, son passage à la Providence a laissé partout, en fait de vertus — à la Mission, au couvent et jusque dans nos familles métisses, — des souvenirs impérissables. »

* * *

« La vertu du prêtre », dit Saint Ambroise, « ne supporte pas de médiocrité ». Le bon Père LEDOUSSAL comprit et accomplit ce principe, toute sa vie. Nous l'avons vu, on l'a toujours regardé comme un saint, — tout jeune enfant au sein de sa famille, Vicaire dans la Paroisse de Pleuhinec et Novice à la Providence.

Dès son arrivée ici, à la Mission de la Nativité, l'opinion générale continua de le nommer « Le saint Père LEDOUSSAL » ; et, depuis cette époque reculée, cette estime n'a fait qu'augmenter, sans jamais ni diminuer, un seul

instant, ni même s'arrêter, tant soit peu, dans cette marche ascendante vers la renommée de sainteté.

En 1880, Monsieur MacFarlane, gros bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, bien que protestant, disait, à qui voulait l'entendre :

— « Si le Père LeDoussal ne va pas au ciel, je n'ai pas à y compter, — ni moi, ni personne ! ! !... »

Et voici, d'autre part, ce que le bon Frère François Hémon, qui connaissait bien le Père pour avoir passé de nombreuses années avec lui, me racontait, dernièrement :

— « Quand je suis venu à la Mission de la Nativité, le Père Albert Pascal, alors Supérieur, me disait :

— « Ici, nous n'avons pas beaucoup d'instructions sur la vie religieuse, ni sur nos Saintes Règles, mais nous avons un modèle devant les yeux, nous n'avons qu'à le suivre : c'est le Révérend Père LeDoussal. »

* * *

La foi — base de l'édifice spirituel et racine merveilleuse à laquelle les autres vertus doivent leur épanouissement — apparaissait aux yeux de tous, d'une manière intime, dans tout ce que faisait le bon Père.

Ce qui a fait du Père LeDoussal une âme exceptionnellement adonnée à la prière et à l'étude de la langue crise — de façon à ne pas perdre une seule minute, comme tout le monde le reconnaît et le proclame, — c'était son grand désir de sauver des âmes.

Ce fut là sa grande ou, mieux, son unique occupation, pendant plus de quarante années. Ainsi que son Maître des Novices le disait tout à l'heure, ce travail ardu a commencé aux temps libres du son noviciat ; et il s'est continué jusqu'à peu de mois avant sa mort, ainsi que le témoignait le petit bruit grinçant de son couteau effaçant, sur le papier, le moins bien pour le mieux.

Toute la journée et même une partie de la nuit, ce bruit, révélateur du labeur incessant du bon Père, se répercutait dans toute la maison, — comme put le constater le Révérend Père Duchaussois, lors de son passage, ici, durant son voyage au Mackenzie, pour se documenter en vue de son prodigieux livre : *Aux Glaces Polaires*.

— « Père », disais-je, au Père LeDoussal, un jour que, presque aveugle, il était encore occupé à remettre son ouvrage sur le métier, un mois à peine avant sa mort. « Père, c'est assez travaillé : vous vous fatiguez, et, puis, vous connaissez assez le cris... »

— « *Oh ! Monseigneur* », m'a-t-il répondu, avec son bon sourire de saint, « *oh ! non, je ne le connais pas encore assez ; et, d'ailleurs, mieux je le connaîtrai et plus je ferai de bien aux âmes.* »

Paroles modestes de sa part, modestes comme toute sa personne, qui ne traduisaient pas la vérité du bien opéré par lui, mais révélaient le motif surnaturel, toujours actuel, de sa vie.

* * *

Chargé de l'instruction des Cris, le Père LeDoussal s'y est dévoué, corps et âme.

Ces Indiens, au moment où le Père en a été chargé, étaient à moitié païens et, surtout, adonnés aux pratiques superstitieuses, à la jonglerie. Quant à la Religion et aux prières, ils n'en savaient que fort peu de chose ou même absolument rien, pour le plus grand nombre. Il y avait, parmi les Métis et les Montagnais, une espèce de dicton : « C'est un vrai Cris », — pour signifier un homme qui ne prie pas.

Le bon Frère Hémon nous indique les méthodes employées par le cher Frère pour instruire et convertir ses sauvages.

Le Père commençait par les recommander à Dieu, dans des prières ardentes :

« — *Sans la prière* », aimait-il à répéter souvent, « *nous ne pouvons rien.* »

Ensuite, il se mettait à les instruire, à leur apprendre leurs prières et la Religion et profitait, pour cela, de toutes les occasions qui se présentaient ou qu'il suscitait lui-même.

Ainsi, voici un moyen assez original qu'il employait pour les faire venir à la Mission et, ainsi, avoir l'occasion

de les instruire. Il était, alors, Supérieur de la Mission. Bien loin d'être de l'avis du Père Murphy, — qui, dans son *Acte de Visite* du Vicariat de l'Athabaska, dit que les sauvages, quand ils viennent à la Mission, font perdre le temps aux Pères, — lui, il faisait tout ce qu'il pouvait pour les attirer. Et, quand il pouvait y réussir, après leur avoir dit quelques mots dans la salle, il les faisait entrer dans sa chambre et commençait par leur faire faire la prière; après quoi, il leur donnait une bonne leçon de catéchisme.

Un autre moyen, qui lui réussissait assez bien auprès des enfants qui demeuraient près du fort et des jeûneurs qui ne manquaient pas en ces temps-là, c'était, en hiver, de leur distribuer les pommes de terre qu'il avait pu faire déposer, à cet effet, dans la cave du presbytère. Il ne leur en donnait, jamais, pour deux jours à la fois ; il fallait qu'ils vinssent, tous les jours, en demander ; et cela commençait, toujours, par la prière et le catéchisme ; puis il leur octroyait leur ration. Et il ne se plaignait jamais de ce qu'ils ne vinssent pas ensemble.

Je me suis demandé souvent comment, avec si peu de patates, il pouvait en distribuer ainsi tout l'hiver ; car ceci se passait avant que le Gouvernement eût commencé à fournir des secours aux Indiens et à tous ceux qui étaient dans le besoin.

* * *

Aussi ces pauvres Cris l'estimaient et l'aimaient-ils. Et il n'est pas étonnant qu'à une école si sainte, qui dura plus de quarante ans, ils soient devenus de bons chrétiens, pouvant rivaliser, avantageusement, avec la plupart de nos Montagnais — pourtant, réputés excellents chrétiens. Je l'ai constaté avec bonheur, cette année, non sans penser au dévouement infatigable du bon Père Le-Doussal.

J'ai dû faire, cet hiver, la visite de plusieurs camps Cris. Or, tous se sont approchés des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et ont été bien fidèles à l'assistance

à la Messe, au chapelet et aux instructions, — plusieurs d'entre eux disent le chapelet, tous les jours. Et ces bonnes et consolantes dispositions sont, évidemment, le résultat du zèle du bon Père : tout le monde le reconnaît.

Mais aussi quelle assiduité au travail, non pour limer son style ni pour faire des phrases plus arrondies, — jamais, j'en suis certain, pareille pensée n'a même effleuré son esprit, — c'était pour mieux se faire comprendre, mettre plus d'ordre dans son enseignement et ainsi mieux instruire son monde. Aussi, grâce à une telle application, ses sermons étaient-ils de petits chefs-d'œuvre, au dire d'un connaisseur, le Révérend Père Joseph Le-Treste, son Supérieur pendant plusieurs années.

Il ne perdait, du reste, pas une minute. Toujours au travail ou à la prière, à part le temps des récréations, il trouvait encore le moyen de faire une grande part au Bon Dieu ; on pouvait, facilement, s'en apercevoir. Mais, en cela, il n'était nullement gênant pour ses frères : pas de bigoterie, chez lui, et jamais personne, en le voyant prier ainsi en lui-même, n'a soupçonné, de sa part, une contrefaçon ou un manque de sincérité, — au contraire, tous les étrangers, qui en étaient témoins, en étaient grandement édifiés, comme nous l'étions nous-mêmes en notre particulier.

* * *

Mais, là où son esprit de foi et de piété apparaissait aux yeux de tous, c'était à la chapelle. On sentait qu'il parlait, continuellement, à Notre-Seigneur, présent devant lui. Avec la tête un peu penchée de côté et les mains jointes, il était beau à voir, abîmé dans sa prière. De même que son extérieur nous rappelait la belle figure d'un Saint Vincent de Paul ou d'un Saint Curé d'Ars, ainsi son intérieur ne devait, sans doute, pas être moins fervent. Dans la récitation des prières vocales, l'expression qu'il y mettait faisait impression : on comprenait, tout de suite, qu'il avait conscience de la Majesté de Celui à qui il s'adressait et que c'était l'ardeur de son amour pour Dieu qui se manifestait à l'extérieur.

Son angélique piété se montrait, d'une manière admirable, bien visible dans ses rapports avec DIEU, à l'oraison, aux prières quotidiennes, mais, surtout, à l'Office divin, à la Sainte Messe et à son chemin de croix. On parle de la piété des Saints canonisés, de leur profond esprit de foi, de leur assiduité et de leur attention à la prière, de leurs extases, etc. Mais, vraiment, je ne vois pas en quoi ils ont surpassé — en esprit de foi, en assiduité, en attention durant la prière — le bon et saint Père LeDOUSSAL.

Des extases, à faire perdre l'usage des sens par les ravissements célestes, je n'en connais pas, il est vrai, à l'actif du Père.

Mais, des heures entières passées, à genoux, devant le Tabernacle ou devant le Saint Sacrement exposé ou devant la statue du Sacré-Cœur, n'étaient pas chose si rare qu'elle n'ait pas été remarquée.

Ainsi, par exemple, le premier Vendredi de décembre 1920, durant la nuit, il demeura en prière, devant une grande image du Sacré-Cœur, à la salle de l'Évêché, pendant trois heures consécutives.

De même, le premier Vendredi de mai 1921, il resta aussi, très longtemps, agenouillé devant le Saint Sacrement exposé.

Ici, à la Chapelle de l'Évêché, combien de fois ne l'a-t-on pas vu absorbé et comme perdu en DIEU, au point d'en perdre le sens de la durée ! A diverses reprises, je me suis vu forcé d'aller lui dire, à l'oreille :

— « Père, il est temps d'aller vous reposer. »

Alors, seulement, il quittait DIEU, par obéissance. Et, pourtant, cette habitude de rester longtemps à genoux devait lui être terriblement pénible, à cause d'une hernie monstrueuse, qu'il avait contractée dans ses longs et fatigants voyages.

* * *

Pour mieux juger encore de l'ardeur de sa foi et de sa prodigieuse piété, il aurait fallu le voir faire son chemin de croix. A genoux, les mains jointes devant la

poitrine et tout le corps à moitié plié en avant, il était saintement beau à voir et, intérieurement, on était forcé de se dire : — « Voilà un saint en prière. »

Il faisait ainsi son chemin de croix, presque tous les soirs et, toujours, avec la même dévotion. Et c'est, sans doute, en considérant si souvent les douleurs du Sauveur que le bon Père trouvait la force, l'énergie, la vertu dont il avait besoin pour souffrir si saintement le martyre de toute sa vie.

Car, s'il était beau à voir parcourant le chemin de croix de JÉSUS, il était encore plus édifiant à contempler parcourant son propre chemin de croix et mourant sur son propre calvaire.

Ces dévotions particulières, bien que facultatives, le Père LEDOUSSAL les pratiquait avec une rare perfection. Il y mettait toute son énergie, toute son âme : il n'y avait pas, pour lui, de vertus médiocres ni de dévotions mesquines.

* * *

Mais, quand il s'agissait d'un devoir d'obligation, son application à le remplir avec toute la perfection possible était insurpassable.

Ainsi, pour la récitation du Saint Office. Ici, la communauté n'ayant pas le personnel suffisant pour la récitation en commun, le Saint Office se dit en particulier.

En 1916, venant de la Nativité comme Supérieur, quelle ne fut pas ma surprise d'entendre, à la chapelle, au-dessus de mes appartements, la psalmodie du bréviaire ! Je prête l'oreille, j'écoute et me convaincs qu'il n'y a qu'une voix. C'était celle du saint Père LEDOUSSAL, qui, à des heures régulières, montait devant le Saint Sacrement réciter son office, en entier, à voix semi-haute. Mais, pour ne gêner personne, — et, sous ce rapport, il était d'une délicatesse extrême — dès que quelqu'un entrait dans la chapelle, tout de suite il baissait la voix.

Et, tout cela — je le répète — n'était point l'effet d'une envie de se distinguer ou de jeter le blâme à qui ne faisait pas comme lui. Je crois bien, d'ailleurs, qu'il

n'a jamais eu pareille tentation à repousser. C'était, chez lui, naturel, simple et saint, — comme, du reste, tout ce qu'il faisait.

* * *

Sa dévotion envers MARIE, la Mère de DIEU, notre Mère et Patronne Immaculée, ne peut, non plus, être égalée.

A part la récitation quotidienne du chapelet, prescrite par la Règle, les chapelets dits par le Père LeDOUSSAL, en l'honneur de cette bonne Mère, peuvent se compter, non par centaines, mais par milliers, — et tous dits avec une ferveur qui se traduisait, surtout dans ses dernières années, par un élan du cœur vraiment filial et par une prononciation plus élevée, plus lente, mieux sentie.

Vers la fin de sa vie, ne pouvant plus dire son office, à raison de la faiblesse de ses pauvres yeux, il se rabattait sur son chapelet et le répétait, bien des fois, dans la journée.

— « *Monseigneur* », me demandait-il, parfois, « *J'ai déjà dit trois chapelets ; serait-ce assez pour remplacer l'office que je ne puis dire ?* »

« — Oui, certainement », lui répondais-je.

Cette demande de sa part se rapportait au strict minimum ; car sa journée comptait, d'ordinaire, à son avoir six, huit et dix chapelets, — et, chaque fois, pour la plus grande édification de la population.

Car celle-ci en était souvent témoin, et voici comment. Dans nos maisons de ce pays-ci, il y a une salle, plus ou moins grande, où tout le monde est également reçu. Les chambres des membres de la communauté sont autour de cette salle ; et celle du bon Père LeDOUSSAL y était justement contiguë.

Or, quand il disait son chapelet, ordinairement il marchait à pas lents, de sa cellule à l'autre côté de la salle, le long de la boiserie, sans déranger personne. Ceci s'est passé, les trois ou quatre dernières années de sa vie, quand il ne pouvait plus travailler à son bureau.

Il récitait, alors, son chapelet à mi-voix intelligible,

ne faisant nullement attention à qui rentrait ou sortait. Eh ! bien, sa pose, sa figure ascétique, sa façon de tenir son chapelet, l'expression de sa voix à demi voilée, — tout cela faisait une impression d'autant plus extraordinaire sur les visiteurs, comme sur nous, que l'on savait la sincérité absolue de sa foi et de sa piété.

Sans doute, encore une fois, quelque autre, moins renommé pour sa sainteté que le bon Père, se serait permis cette dévotion extérieure, qu'on l'aurait blâmé et qu'on la lui aurait même défendue. Mais, à son sujet, aucune pensée de blâme ; car on le considérait comme un saint, et on le prenait pour ce qu'il était !

* * *

Mais, où sa grande foi et son insigne piété se montraient encore plus vives et plus sensibles, c'était dans la célébration du Saint Sacrifice de la Messe.

Oh ! qu'il la disait avec ferveur ! Tout était bien fait, bien dit, bien senti. C'était la foi pénétrant le fond du mystère adorable : Jésus-Christ présent, Jésus-Christ entendant, Jésus-Christ parlant.

Nous — ses habituels compagnons, pourtant, — c'était toujours avec une vraie édification que nous assistions à sa Messe. La seule prononciation des paroles liturgiques révélait, en lui, un prodigieux fonds de foi actuelle intime. L'air de sainteté — qui rayonnait sur toute sa personne, quand il priait — devenait, au Saint Sacrifice, anéantissement devant la Majesté suprême de son Dieu ; et, quand il arrivait aux conclusions : *Per Dominum* Jesum *Christum*, l'inclination prescrite, qu'il faisait très accentuée, traduisait énergiquement son ardente conviction en la présence de Celui à qui s'adressaient ces paroles.

Il était vraiment magnifique d'humilité, de foi, d'amour et (je dirais) de cœur à cœur avec Jésus, son Dieu et son Sauveur. Aussi combien de fois ma préparation à dire la Sainte Messe, après la sienne, n'a-t-elle pas consisté à le regarder à l'autel ! Et, je l'avoue, c'était, de toutes, ma meilleure préparation.

Lui, il commençait invariablement, dès la veille, à se préparer à célébrer ; et le chemin de croix — qu'il faisait, presque chaque jour, comme dernier exercice de la journée — l'initiait, admirablement bien, au Sacrifice non sanglant du lendemain. Il priait, dans sa cellule, jusqu'à ce que le sommeil lui fermât les paupières ; et, dans ses insomnies, la prière sortait ardente de ce cœur épris de l'amour de son DIEU, de son JÉSUS Eucharistie ; et sa première prière, comme sa première pensée, était pour DIEU et sa Sainte Mère.

Des indiscrétions, comme celles de Monseigneur Camus envers Saint François de Sales, me permettent de relater ces choses, — dont j'étais témoin, chaque jour, mes appartements n'étant séparés de la cellule du bon Père que par une simple épaisseur de planches mal jointes.

* * *

L'action de grâces rejoignait la préparation, car il ne se contentait pas du quart d'heure ou des vingt minutes de règle. Il revenait, souvent, à Celui qu'il avait sacrifié et reçu, le matin ; et, seul avec Notre-Seigneur, il s'entretenait avec Lui, comme deux amis s'entretiennent ensemble, — à voix basse, mais pas assez pour n'être pas entendu.

On le voyait et on l'entendait prier, tout le temps, tandis qu'il allait d'un exercice à l'autre. Sortait-il ou rentrait-il ? Quand on l'épiait un peu, et même sans l'épier, on le voyait, constamment, converser avec DIEU. La prière était son élément divin.

Et cette sainte passion de rester, sans cesse, en communication avec DIEU n'avait rien de singulier, rien de pénible, de gênant pour personne. C'était tellement naturel, chez lui, et tellement habituel, chez nous, qu'on n'y prêtait attention que pour s'en édifier et se dire intimement : Voilà un saint !

Après la prière du soir, il était toujours le dernier à sortir de la chapelle, bien que nos bons Frères y restassent longtemps, par dévotion ou pour suppléer à quelque

exercice de la journée. Et si, dans la journée, il n'avait pu faire son chemin de croix, il le faisait alors.

Et, combien de fois dans ses dernières années — ne pouvant plus ni lire ni écrire, à cause de sa pauvre vue, — ne l'a-t-on pas vu, assis dans sa chambre, la tête appuyée contre le mur de sa pauvre cellule, priant et s'entretenant toujours avec le Ciel !

* * *

Mais, si des étrangers s'adressaient à lui, immédiatement, avec son bon sourire, il s'occupait d'eux, laissant tout de suite de côté son entretien avec Dieu.

En un mot, aisance partout, à la prière et à la récréation, avec les étrangers comme avec nous. Au contraire, il n'était jamais maussade ni triste, bien que, pour ainsi dire, il nageât dans la souffrance.

Son esprit de foi se manifestait, d'une manière bien édifiante aussi, dans ses rapports avec ses Supérieurs.

Le bon Père LeDoussal a été Supérieur de l'importante Mission de la Nativité ; et ce n'est que sur ses instances réitérées, à cause de son grand âge et de ses nombreuses infirmités, que Monseigneur Grouard le déchargea, à regret, poussé seulement par l'absolue nécessité.

En effet, Sa Grandeur Mgr Grouard me disait, un jour, au sujet du bon Père :

— « Le Père LeDoussal me demande en grâce de le décharger du supériorat ; et moi qui voulais l'y maintenir jusqu'à son dernier souffle ! »

Et ce fut à regret que Monseigneur accéda à la nécessité de soulager le pauvre Père à bout de forces. Et le bon Père, lui, de se frotter les mains, comme il savait si bien le faire dans les circonstances heureuses.

Je ne puis dire ce qu'il fut pour ses autres Supérieurs ; je puis, cependant, affirmer que, quand ils parlent de lui, ils l'appellent toujours, comme tout le monde d'ailleurs : « Le saint Père LeDoussal. » C'est assez dire ses excellents rapports avec eux.

Quant à moi — qui ai été, six ans, son Supérieur, —

je puis vous assurer que sa déférence, son obéissance et son profond respect à mon égard ne se sont jamais démentis, un instant. Il me les témoignait, en toutes circonstances : dans les conversations et dans les rencontres qu'on se fait, à chaque instant, en communauté. Dans ces dernières, il déviait un peu, cédant la voie, saluant, par une faible inclination de tête et d'épaules, et se découvrant invariablement. Et, tout cela, naturellement ou, mieux, tout surnaturellement.

* * *

En récréation, son respect était bien senti, bien exquis. Il savait tenir une conversation et même une discussion, mais d'une manière si pondérée et si aimable que son opinion était toujours subordonnée à la plus grande charité. Il se faisait une loi scrupuleuse de ne jamais blesser personne par des paroles trop mordantes ou trop tenaces, à supposer même qu'il fût dans le vrai ; et, s'il arrivait que sa conscience lui reprochât trop de fermeté dans son opinion, il ne tardait pas à le désavouer, — d'abord, intérieurement et, ensuite, en public.

C'est ce qui arriva, une fois, dans une certaine discussion. Le Père avait pleinement raison, comme les événements l'ont prouvé. Mais, comme son Supérieur était de la partie, le bon Père crut être allé trop loin, ce dont nous ne nous étions nullement aperçus, — mais les saints voient autrement clair que de pauvres mortels ordinaires. Aussi l'affaire passa-t-elle au jugement de DIEU, pendant la nuit ; et la sentence fut qu'il devait venir me demander pardon ainsi qu'à la communauté. De fait, le lendemain matin, il vint me trouver, se jeta à mes genoux, les larmes aux yeux et les mains jointes, en me disant :

— « *Monseigneur, pardonnez-moi : Monseigneur, pardonnez-moi ! Je vous ai gravement manqué, hier, à la récréation, en tenant trop à ma manière de voir, et j'ai, par là même, scandalisé la communauté. Pardonnez-moi ; et veuillez me permettre de demander pardon à la communauté, ce soir, à la lecture spirituelle.* »

— « Relevez-vous, mon Père ; et veuillez m'expliquer ce à quoi vous faites allusion, car je ne comprends pas. »

— « *Hier au soir, Monseigneur, au moment de notre discussion, j'ai manqué envers mon Supérieur, envers mon Évêque. Ah ! pardonnez-moi, et permettez-moi, je vous en supplie, de demander pardon à la communauté, que j'ai scandalisée !* »

Et il pleurait.

— « Non, non, mon Père, vous ne m'avez manqué en rien ; et vous n'avez scandalisé personne. »

Il insistait, en pleurant ; et ce n'est que sur mon « non » formel qu'il s'est résigné et s'est retiré, le visage inondé de pleurs.

Le ton de la voix, les larmes de ce bon et saint vieillard à mes pieds m'ont bouleversé d'émotion et m'on fait rêver aux plus beaux exemples d'humilité, de charité et de respect cités dans les plus belles vies de saints. Et son obéissance était extrême : le moindre désir du Supérieur était un ordre pour lui...

* * *

Depuis assez longtemps, le Père LeDoussal n'avait plus conscience de ses actes : le chancre qui lui rongeait le nez, ayant développé ses germes du côté du cerveau, lui avait enlevé l'usage normal de ses facultés intellectuelles. Il baissait à vue d'œil : son grand âge et ses nombreuses infirmités le minaient rapidement. On dut le veiller...

Bientôt, il reçut les derniers Sacrements, entouré des deux communautés et des enfants de l'école. Il n'avait pas sa connaissance, alors ; cependant, le Père qui l'administrait lui demanda une bénédiction pour les deux communautés et pour l'école.

— « *Oh ! oui, je les bénis !* » dit-il.

Et, levant les bras, il fit un grand signe de croix, comme en pleine connaissance.

Ce fut le jour des Rameaux, 25 mars 1923, qu'il rendit son âme à DIEU.

Dès que le bruit de sa mort fut répandu dans le pays, des témoignages de sympathie et de vénération nous arrivèrent de toutes parts ; Protestants comme Catholiques nous ont donné des marques non équivoques de leurs sentiments de vénération pour le bon Père. Plusieurs Protestants — entre autres, le Juge de paix — se présentèrent même pour faire le cercueil et la fosse.

Une preuve évidente de la haute idée qu'on se faisait de la sainteté du Père LEDOUSSAL, idée qui avait pénétré jusqu'aux centres les moins favorables, c'est cette lettre de condoléances que m'écrivit le Rév. *Bishop* Lucas, du Fort Chypewayan. En voici le texte :

THE RIGHT REV. MGR. C. JOUSSARD, D. D.,
CHYPEWAYAN, ALTA.

MY DEAR BISHOP,

Please allow me to assure you of my heartfelt sympathy and condolence upon the great loss you have sustained through the death of Father LEDOUSSAL, of which I have just heard.

After a very long life spent in loyal loving service to one common Lord and Saviour, he has passed to his rest.

May we have grace given us to follow him as he followed Christ !

Yours very sincerely in Christ,
Jas. R. LUCAS,
Bishop of Mackenzie River (1).

Et toute la population, sans exception, avait les mêmes sentiments, au souvenir du bon Père.

(1) Voici, maintenant, la traduction de cette lettre : — « MON CHER ÉVÊQUE, Veuillez me permettre de vous assurer de ma cordiale sympathie et de mes sincères condoléances, à l'occasion de la grande perte que vous avez subie de par la mort du Père LEDOUSSAL, dont la nouvelle vient de me parvenir. Après une très longue vie loyalement et amoureusement passée au service d'un Seigneur et Sauveur commun, il est entré dans son repos. Puissions-nous obtenir la grâce de le suivre comme il a, lui, suivi le Christ !... »

* * *

Voici des témoignages de personnes qui ont intimement connu le Père LeDoussal.

a) J'ai déjà cité celui de son Maître des Novices, le R. P. LeCorre :

— « C'était déjà un saint, dans l'opinion de tous », dit le Révérend Père.

b) Le R. P. Louis Riou, *O. M. I.*, Directeur de la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, répond ainsi à la question que je lui avais posée au sujet de ce qu'il pouvait connaître concernant le Père LeDoussal :

— « Monseigneur et bien-aimé Père, Vous me demandez un rapport sur notre Père LeDoussal ; je ne pourrai que répéter ce que d'autres vous ont déjà dit.Des plumes bien plus autorisées que la mienne ont dû célébrer ce bon et vénéré Père, d'une manière plus éloquente que je ne pourrais le faire.

« La première fois que je rencontrai le R. P. LeDoussal, ce fut le 8 juin 1908, jour de mon arrivée à la Nativité. Ce qui me frappa en lui, ce fut son air de sainteté, mais aussi sa bonté condescendante.

« Dix jours plus tard, le feu détruisait l'ancienne maison d'habitation, qui servait alors de dépôt. Suivant toutes les prévisions humaines, toute la mission devait y passer. Le R. P. LeDoussal fait un vœu..., et le danger disparut. Tout le monde attribua cette cessation du fléau aux prières du Révérend Père.

« Je n'ai passé que quinze jours avec le R. P. LeDoussal, à la Mission de la Nativité. Cela m'a suffi pour connaître un peu la grande sainteté du bon Père. Il était très dur pour lui-même et très bon pour les autres.

« Pour le temporel, il travaillait autant que n'importe qui, s'assumant des travaux au-dessus de ses forces, pour ne pas déranger les autres membres de la communauté ; et c'est, précisément, ce qui détermina une hernie, qui le fit beaucoup souffrir.

« Et sa douceur inaltérable ! Un jour, je me trouvais dans ma chambre. De là, je ne pus m'empêcher d'entendre un colloque que j'eusse préféré n'avoir pas à écouter. C'était une certaine personne qui injuriait le cher Père ; et, certes, si quelqu'un devait respecter le Révérend Père, c'était bien cette personne-là. J'avais bien envie de sortir et de lui dire ses quatre vérités, en lui rappelant le respect dû au caractère sacerdotal ; mais la douceur du bon Père me désarma. Il répondait bien poliment à toutes ces injures ; et pas un mot déplaisant ne sortit de sa bouche.

« Comme un vrai saint, il pratiqua toutes les vertus, pendant tout le temps que j'eus le bonheur de vivre avec lui.

« A part les faits relatés plus haut, je n'ai rien de remarquable à noter ici. D'ailleurs, la sainteté ne consiste pas dans ces faits prodigieux, qui ne sont qu'une manifestation extraordinaire de la sainteté ; mais elle consiste, précisément, dans la pratique journalière des vertus religieuses et sacerdotales.

« Tout ce que je puis dire, c'est que tout le monde, et de longue date, a considéré le R. P. LeDoussal comme un vrai saint. Et *Vox populi, vox* Dei. »

* * *

c) Rapport de Sœur M.-Z. Dufault, Principale de l'École des Saints Anges, à Chypewayan, Alberta, Canada (1) :

— « Je connaissais le Révérend Père LeDoussal, depuis vingt-trois ans ; et il a été mon confesseur, pendant une vingtaine d'années. Je l'ai toujours regardé comme un saint : jamais je n'ai remarqué, chez lui, une parole ou une action qui ne fût édifiante.

« Son humilité était à toute épreuve. Il traitait toujours avec un grand respect jusqu'à la dernière petite Sœur. Et il en usait de même avec tout le monde, même avec les enfants.

« Sa patience était plus admirable qu'imitable. Il eût pu entendre les plus grossières injures sans en paraître ému ; il fut victime, parfois, des plus insultants procédés de la part de gens grossiers, qui prenaient plaisir à essayer sa patience inlassable.

« Son union avec Dieu paraissait continuelle et se trahissait par son maintien toujours digne.

« En conversation, à la moindre occasion, qui ne tardait pas à naître, il parlait des choses spirituelles avec une aisance et une conviction qui allaient droit au cœur.

« L'amour de Dieu et des âmes était son unique souci, ce qui ne l'empêchait pas de se dépenser, sans mesure, dans les choses matérielles dont il était chargé, — telles que l'économat, pendant de longues années. Dans les travaux des champs ou autres, il était le premier à la besogne avec les ouvriers.

« Au confessionnal, on eût pu le retenir, jour et nuit ; les plus longues séances ne semblaient pas le fatiguer, — on aurait cru qu'il n'avait pas autre chose à faire.

« Ses sermons étaient préparés avec grand soin. Malheureusement, durant ses dernières années, sa mémoire ne le servait plus ; alors, il lisait ses sermons, mais il s'y perdait quand même. C'est quand il était obligé d'improviser qu'il était le plus éloquent.

« Sa piété profonde et communicative semblait ignorer les ari-

(1) Couvent des Saints-Anges, Chypewayan, 28 mars 1923.

dités ; il savait, cependant, parler à merveille du détachement des consolations sensibles.

« Son détachement à lui était universel. Dans le logement, la nourriture et le vêtement, tout semblait lui être indifférent, — ce en quoi il était encore plus admirable qu'imitable. Il ne mangeait jamais ni beurre, ni dessert, excepté dans les derniers temps de sa vie, où il ne savait plus ce qu'il prenait.

« Il ne portait jamais de bas ni de chaussons ; en hiver, il s'enveloppait les pieds, comme le faisaient les gens du pays. Dans les deux ou trois dernières années de sa vie, on réussit, cependant, à lui faire accepter des chaussons.

« Quand, il y a vingt-trois ans, j'arrivai au pays, j'entendis parler du Saint du Mackenzie, — c'était du Père LeDoussal qu'il s'agissait. Si, un jour, sa Cause est introduite en Cour de Rome, personne de ceux qui l'ont connu n'en serait surpris.

« Puissions-nous suivre ses traces et mettre en pratique tant de beaux exemples et de saintes leçons reçues de lui (1) ! »

* * *

Une famille Métisse du village, sachant que je préparais une *Notice* sur le R. P. LeDoussal, m'a apporté ce qui suit, s'adressant directement au Pape lui-même.

— « Très Saint Père, Quoique bien indignes, nous venons vous retracer quelques traits de la vie de notre saint Père LeDoussal.

« En lui brillaient l'humilité la plus parfaite et une pureté incomparable. Son zèle et son dévouement à visiter les malades, à leur donner les derniers Sacrements, afin qu'ils pussent voir Dieu et son beau ciel, n'avaient pas de bornes. Son ambition était de sauver des âmes et, pour cela, il était prêt à tout : quel que fût le temps, et malgré les tempêtes de neige et les plus grands froids de nos pays, le bon saint marchait toujours, — décidé, coûte que coûte, à accomplir son ministère de Missionnaire.

« C'était, vraiment, un autre Saint François Xavier, montrant le vrai chemin du ciel aux Indiens (les Cris) dont il avait la charge,

(1) La Sœur Dufault ajoute : — « Un jour, le Père LeDoussal étant malade au lit, j'accompagnai la Sœur garde-malade, qui allait le visiter. Je remarquai que son moustiquaire était rempli de maringouins, dont plusieurs étaient tout bouffis de son sang. (Il faut savoir que, dans ces pays, on ne saurait dormir, durant l'été, sans être protégé par un moustiquaire). Pendant que je secouais le moustiquaire pour en chasser les vilains insectes, qui avaient toute facilité pour s'y introduire, le bon Père me dit, en riant : — « *Laissez-les donc : il faut qu'ils fassent leur besogne !* »

les baptisant et leur enseignant à servir DIEU. Sa vie de Missionnaire fut traversée par bien des croix ; mais le désir de sauver et de cueillir des âmes pour DIEU le rendait prêt à tous les sacrifices.

« La prière était sa continuelle occupation, — ce qui ne l'empêchait pas de se livrer aux travaux les plus pénibles, dans lesquels ce bon prêtre a fait preuve de la plus grande ardeur, jusqu'au dernier jour de sa vie...

« Daignez, Très Saint Père, dans votre bonté paternelle, nous accorder Votre sainte Bénédiction.

« Vos humbles Enfants,
« Onésime VILLEBRUN et sa Famille. »

* * *

Voilà, certes, des témoignages qui indiquent assez en quelle réputation de sainteté était le bon Père LeDOUSSAL; et ces citations ne sont que la traduction fidèle du sentiment de toute la population, de tous ceux qui l'ont connu, Protestants aussi bien que Catholiques, sans aucune exception.

Et, j'ajoute : serait-il, dès demain, déclaré Saint par le Souverain Pontife, ce ne serait une surprise pour personne. Tous, au contraire, y applaudiraient de grand cœur.

* * *

Pour terminer cette *Notice*, je dois signaler certains faits extraordinaires attribués au Père LeDOUSSAL et racontés par des témoins :

a) Il y a de cela quatre ou cinq ans, nos jardins étaient ravagés par des myriades d'insectes, qu'il était impossible de détruire. On pria le Père LeDOUSSAL de faire des exorcismes pour les chasser. Le bon Père fit le tour des champs et des jardins, en récitant des prières ; et tout disparut — ou, du moins, ce qui y restait de ces insectes ne causait plus de dommage, — pendant qu'au fort même l'herbe était rasée, si bien qu'on accusa le Père d'y avoir chassé les insectes de la Mission. Le Père, lui, craignant qu'on ne lui attribuât quelques miracles, s'évertuait à dire que ces prières avaient une efficacité extraordinaire, par elles-mêmes, laquelle ne dépendait pas de celui qui les faisait.

b) Un autre fait, — sans exorcisme, cette fois, — connu et raconté par le Frère HÉMON et les autres, Pères ou Frères, qui faisaient alors partie de la maison et y sont peut-être encore. Autrefois, disent-ils, ils semaient un peu d'orge et, quelquefois, un peu de blé ; mais ils étaient obligés de les disputer aux étourneaux, de sorte qu'ils se levaient, à tour de rôle, de bon matin, pour chasser ces vilains oiseaux. Quand vint le tour du bon Père LeDoussal, celui-ci fit le tour du jardin et du champ ; et les étourneaux ne revinrent plus. Et l'on n'eut plus besoin de garder le champ.

c) « Un jour », dit encore le Frère HÉMON, « il me demanda de l'accompagner chez un jeune métis qui se mourait. Le malade lui dit, devant moi : — Si je meurs, c'est parce que tu ne m'aimes pas ; car, si tu demandais ma guérison au Bon DIEU, je suis sûr qu'Il te l'accorderait. »

d) « Monseigneur et bien-aimé Père », m'écrit encore le bon Frère HÉMON, ancien compagnon du Père LeDoussal pendant de nombreuses années, « la nouvelle de la mort du cher Père LeDoussal, quoique attendue, nous a surpris, mais pas attristés, car je sais que lui-même la désirait depuis longtemps. Oh ! que le Bon JÉSUS a dû lui faire bon accueil, après qu'il L'a tant aimé et tant travaillé pour Le faire aimer en ce monde !

« Déjà, avant mon arrivée dans le pays, tout le monde le regardait comme un saint.

« Quinze jours après mon arrivée à la Nativité, on nous envoya faire un *cajeu* (radeau) de bois sur la Rivière d'Embarras. Tout alla bien jusqu'à notre arrivée sur le bord du lac ; mais, là, il nous fallait un vent propice pour le traverser. Après avoir attendu inutilement, durant quelques heures, on se décida à rentrer à la Mission. Puis, quand le vent devint bon, le bon Père vint, avec nous, pour chercher le *cajeu*. Mais on mit beaucoup de temps pour aller à la rame, à cause du vent debout, et atteindre notre *cajeu*. Puis, à peine l'avions-nous amené au large que le vent changea ; et, au lieu de nous envoyer vers la Mission, il nous conduisit vers le grand Lac, —

et, maintenant, impossible de l'arrêter. Nous étions désolés. Quelque temps après, le Frère Joseph LARUE vient à moi et me dit :

— « Ne craignez pas : j'ai vu le Père LeDOUSSAL lever les yeux au ciel, — le temps va bien changer. »

« Et, en effet, quelques minutes après, le temps changea ; et nous arrivâmes heureusement à la Mission. »

* * *

Monseigneur GROUARD disait du Père LeDOUSSAL, au Scolasticat de Liége, en 1908 :

— « Je ne connais qu'un défaut au bon Père LeDOUSSAL, c'est qu'il vieillit trop vite. »

Et, l'année dernière, le vaillant prélat me disait, à moi-même :

— « De ma vie, je n'ai vu un prêtre plus saint que le bon Père LeDOUSSAL ! »

Et tous ceux qui l'ont connu rendent le même témoignage.

Ainsi, toute la vie de ce bon et saint Oblat est encerclée de la réputation de sainteté, depuis son enfance et puis son noviciat jusqu'au dernier de ses jours. Aussi, en attendant la décision de l'Église, le vénérons-nous, en notre particulier, comme un vrai Saint à canoniser.

* * *

En terminant, je ne puis omettre l'histoire de son chapelet.

Immédiatement après sa mort, on s'empara des petits objets qui étaient à son usage. Et tous convoitaient son chapelet, — moi, tout le premier, et je le réclamai par droit d'aînesse. Mais personne ne l'avait vu, ne l'avait pris. Le Frère qui avait assisté aux derniers moments du bon Père avait eu, lui aussi, l'intention de se saisir de son chapelet ; mais il ne le trouva pas. On pensa donc qu'il était perdu, pour toujours.

Cependant, une de nos Sœurs désirait, également,

beaucoup avoir ce chapelet ou, du moins, le trouver. Et voilà qu'un jour, en préparant le poisson pour le dîner, à la buanderie, elle pensait encore à ce chapelet et demandait au Père LeDOUSSAL de le lui faire trouver, quand, tout à coup, elle entend, dans le grenier où était le linge à laver, un bruit comme celui d'un chat qui poursuit une souris. Mais le chat était en bas. Sans y prêter plus d'attention, elle continua d'arranger son poisson. Immédiatement le même bruit se fait entendre. Elle monte et ne voit que le linge à lessiver, — avec, tout près, le chapelet du Père. Le fait est assez extraordinaire pour mériter une mention.

* * *

Voici, pour finir, quelques pensées recueillies dans les écrits du Père LeDOUSSAL :

1) *O mon* JÉSUS, *que ne Vous ai-je toujours aimé !*

2) *O mon* JÉSUS, *que ne suis-je mort avant de Vous avoir offensé !*

3) *Ici-bas, on ne sait pas Vous aimer ! Oh ! que j'ai hâte de Vous aimer à la façon du ciel !*

4) *Merci, mon* DIEU, *de m'avoir appelé à la foi ; sans cela, je n'aurais jamais pu ni Vous connaître ni Vous aimer !*

5) *Merci de m'avoir appelé à la vie religieuse ; sans cela, au lieu de Vous aimer, moi comme tant d'autres, je n'aurais peut-être aimé que le monde et ses faux biens.*

6) *Je voudrais, ô mon* JÉSUS, *je voudrais mourir pour Vous, comme Vous êtes mort pour moi !...*

† Célestin JOUSSARD, O. M. I.,
Évêque titulaire d'Arcadiopolis, Coadjuteur de Grouard (1).

---

(1) Ces notes sont contresignées par les RR. PP. Édouard JASLIER et Napoléon LAFERTÉ, *O. M. I.*, et par les dix Religieuses du Couvent de la Nativité, - à savoir : les Sœurs M.-Z. Dufault, Létourneau, Aubertin, Métivier, Saint-Omer, Caron, Dussault, Évariste et Julienne, des Sœurs Grises (de Montréal).